

Traduit de l'anglais (États-Unis) par François Raison

Directeur : Thierry Lounas
Responsable des éditions : Camille Pollas
Coordination éditoriale : Maxime Werner
Correction : Agathe Gonçalves, Emma Pereur

Conception graphique : gr20paris
Couverture et réalisation de la maquette : Clarisse Espada

Édition originale :

Leave the Gun, Take the Cannoli © 2021 by Mark Seal

Parts of this book were first published in the March 2009 issue of *Vanity Fair* magazine under the title "The Godfather Wars" by Mark Seal, and in a follow-up story on the *Vanity Fair* website on February 26, 2009.

First Gallery Books hardcover edition October 2021

All rights reserved including the right of reproduction in whole or part in any form.

This edition published by arrangement with the original publisher Gallery Books, a Division of Simon & Schuster, Inc., New York.

© Capricci, 2023, pour la traduction française
isbn 979-10-239-0503-8

Capricci
editions@capricci.fr
www.capricci.fr

Mark Seal



**Laisse
le Flingue,
Prends les
Cannolis**

**Le
Parrain**

L'épopée du chef-d'œuvre
de Francis Ford Coppola

capricci

8

PRÉFACE : UNE HISTOIRE AUSSI EXTRAORDINAIRE
QUE CELLE RACONTÉE À L'ÉCRAN

14

PROLOGUE : AU PIEU!

20

« J'Y VAIS ET JE TUE POUR LEUR COMPTE »

28

L'HOMME DANS LE CANIVEAU

54

HURRICANE CHARLIE ET LE KID

74

LE MEILLEUR AUTEUR DE BEST-SELLERS
AU MONDE

94

LE PRODUCTEUR : L'HOMME PAR QUI
LES CHOSES SE FONT

118

COPPOLA : UN ALIGNEMENT DES ASTRES

140

MIRACLE À MULHOLLAND

178

LA GUERRE DU CASTING
DE LA FAMILLE CORLEONE

204

LE PARRAIN CONTRE *LE PARRAIN*

232

UN TABLEAU À CHAQUE PLAN

268

EN QUÊTE DE LIEUX POUR TUER DES GENS

304

BADA BING!

316

« ON AURAIT DIT QU'IL POUVAIT BOUFFER
DE LA VIANDE CRUE »

340

UNE MARIONNETTE AU BOUT D'UN FIL

356

« JE L'AI RENCONTRÉ, JE L'AI ÉPOUSÉ,
JE SUIS MORTE »

384

« UN BAPTÊME DANS LE SANG »

416

ÉPILOGUE : L'HOMME QUI TUTOYAIT LA MAGIE

422

REMERCIEMENTS

428

BIBLIOGRAPHIE

À une merveilleuse Italo-Américaine, mon épouse Laura

*À ma mère, Evelyn,
pour son dévouement sans fin à ses trois fils*

*Et à mon père, Berny Seal,
qui avait un livre de chevet : Le Parrain*

PRÉFACE

**Une histoire
aussi
extraordinaire
que celle
racontée à
l'écran**

Début des années 2010. Une voiture s'arrête devant un hôtel de Manhattan. La portière s'ouvre, et me voici en route pour un dîner dans le New Jersey, un rendez-vous fissa avec Anthony Colombo. On disait que son père, Joseph Colombo Sr., avait été à la tête d'une des familles du crime organisé à New York dans les années 60, et jusque dans les années 70. Mais Joe s'était surtout fait connaître en tant que fondateur de la Ligue de défense des droits civiques des Italo-Américains, à travers laquelle il avait mené une campagne agressive pour mettre un terme aux stéréotypes sur cette communauté dans les médias et dans le monde du divertissement, horreurs qu'il imaginait devoir s'incarner dans le film qu'il allait d'abord essayer d'empêcher, *Le Parrain*, pour ensuite en faciliter la réalisation. En 1971, Joe Colombo s'était fait tirer dessus lors d'une tentative d'assassinat qui le laisserait paralysé pendant les sept années qui lui resteraient à vivre. Je voulais interviewer Anthony : il avait joué un rôle central dans la campagne de son père autour de la réalisation du film – j'avais écrit sur ce sujet dans le numéro spécial Hollywood de *Vanity Fair* en 2009 et je voulais en tirer un livre. J'appréhendais un peu. Anthony avait été inculpé en 1986 pour de multiples charges, plaçant coupable à une accusation fédérale d'extorsion en bande organisée, dans un accord entre accusation et défense qui incluait une peine de quatorze années d'emprisonnement. Je m'attendais donc à rencontrer un dur. Au lieu de ça, je découvris un gentleman dans la soixantaine, qui fit son entrée dans le café en s'appuyant sur une canne. Anthony était chaleureux et accueillant, mais jusqu'à un certain point seulement. Il avait son propre livre à rédiger, qu'il devait sortir en 2015 (*Colombo: The Unsolved Murder*, coécrit avec Don Capria), et moi j'avais le mien. Son livre parlait du meurtre de son père.

Le mien concernait la production et le tournage du film que son père et lui avaient dans un premier temps essayé

d'empêcher. Le fait de rencontrer Joe Colombo dans un café du New Jersey pour parler du rôle que son père et lui avaient joué dans l'histoire d'un des plus grands films de tous les temps disait tout de l'aventure du *Parrain*. La façon dont se sont rencontrées ces deux forces titanesques – le monde du cinéma et la Mafia – est l'une des histoires les plus étourdissantes des annales du 7^e art. Mais raconter cette histoire, ce qui s'est passé, en même temps qu'une multitude d'histoires en relation avec le film, nécessitait de plonger dans un puits sans fond. *Le Parrain* avait suscité à lui seul un vaste champ d'études, tout un filon de livres, d'articles, de documentaires, d'interviews, d'archives, de colloques, de commentaires, etc. Les interviews que j'avais menées pour ce livre et pour l'article de *Vanity Fair*, dont le nombre atteignait presque la centaine, concernaient tout le monde, depuis les producteurs et techniciens jusqu'aux stars et au réalisateur, Francis Ford Coppola, tous répondant à d'innombrables questions. Parmi les nombreux livres sur lesquels je me suis appuyé, il y avait *The Godfather Legacy* de Harlan Lebo, *The Godfather Book* de Peter Cowie, *The Godfather Notebook* de Francis Ford Coppola, *The Kid Stays in the Picture* de Robert Evans, *Infamous Players* de Peter Bart, *The Godfather Papers and Other Confessions* de Mario Puzo, *Mario Puzo: A Writer's Quest* de M. J. Moore, *The Godfather Companion* et *Easy Riders, Raging Bulls*, l'un et l'autre de Peter Biskind, *The Annotated Godfather* de Jenny M. Jones, *Hollywood Godfather* de Gianni Russo, *Me and Marlon* d'Alice Marchak... La liste est longue et peut se retrouver dans la bibliographie sélective à la fin de cet ouvrage. Indispensable à toute recherche universitaire sur *Le Parrain*, il y a *The Godfather Journal* d'Ira Zuckerman, qui fut l'assistante de Francis Ford Coppola sur le film et qui a produit un extraordinaire compte rendu au quotidien du tournage. Livre broché de 143 pages publié au début de l'année 1972, il place le lecteur tout à fait au centre de la tourmente que fut la production du film. J'ai aussi eu accès à de volumineuses notes prises par une sténo-graphiste (embauchée par Coppola en vue d'enregistrer une réunion de production au cours d'une journée entière), qui fournissent une vue sur le vif de la naissance du chef-d'œuvre. Il faut ajouter à ça la masse d'articles de journaux et magazines – datant d'avant, pendant ou après le tournage –, ainsi que la montagne d'écrits, de recherches et d'entretiens de la part de gens admirables qui ont parcouru ce chemin avant moi, beaucoup d'entre

eux étant assez aimables pour parler avec moi de notre fascination commune pour *Le Parrain*.

J'ai l'espoir que ma contribution à leur remarquable travail résidera dans l'apport de nouveaux éclairages, de nouvelles informations, à l'histoire – presque aussi extraordinaire que celle racontée à l'écran – d'un film qui illumina tant de regards et toucha tant de cœurs, dès sa première il y a cinquante ans, et qui continue à le faire encore aujourd'hui. Je faisais partie de la gigantesque foule de spectateurs bouleversés par *Le Parrain* en 1972 – j'étais alors un jeune étudiant assis dans un cinéma, sans accès aux événements détaillés dans ce livre tels qu'ils se sont passés. À travers les souvenirs de ceux qui ont participé à cette aventure et par les documents qui nous ont été laissés, j'ai recréé certaines scènes au mieux de mes capacités, de mes recherches et de mon travail de journaliste.

*«... Envoyez-moi vos fatigués, vos pauvres,
Vos cohortes qui aspirent à vivre libres
Les rebuts de vos rivages surpeuplés.
Envoyez-les-moi, les déshérités, que la tempête m'apporte,
De ma lumière, j'éclaire la porte d'or! »*

Emma Lazarus, « The New Colossus », 1883

Gravé sur le piédestal de la statue de la Liberté

« Je crois en l'Amérique »

Amerigo Bonasera

PROLOGUE

Au pieu !

« Allons au lit », dit Robert Evans dans sa grande demeure de Beverly Hills, celle que les films avaient bâtie. La maison, connue sous le nom de Woodland, était une oasis cachée, une résidence de style Régence, un « palais miniature » comme l'appelait Evans. Elle était isolée du monde par un mur qui protégeait un hectare de domaine privé, à l'ombre de sycomores de trente mètres de haut, embaumé du parfum de centaines de roses. Après avoir été la propriété de Greta Garbo, c'était devenu, depuis quarante ans, celle de ce nabab qui avait récupéré Paramount Pictures au bord de la faillite pour en faire une des puissances principales du monde du cinéma. Evans, l'imprésario venu du monde de la mode féminine à New York pour s'élever jusqu'à la fortune et la gloire internationales en tant que comédien devenu producteur puis directeur de studio, était désormais âgé de 78 ans, la voix fatiguée par les épreuves. Mais il avait toujours l'esprit affûté, et sa maison était tapissée de photos au cas où sa mémoire viendrait à défaillir. Il vivait au milieu de ces souvenirs : fantômes des grands qui étaient passés par ici, des contrats qui y avaient été scellés, des films projetés et des amours qui s'y étaient embrasées. Nous étions en 2008 et j'étais venu interviewer Evans pour un article du magazine *Vanity Fair* sur la production du plus acclamé des films, *Le Parrain*. Il s'était préparé à ma venue. Son majordome, Alan Selka, un gentleman tout à fait anglais, ouvrit les portes et me conduisit jusqu'à la salle à manger, dans laquelle j'attendis Evans, assis à une table couverte de coupures de presse et de notes issues de la production et de ses suites. Quand le maître entra, il me fit grande impression : les cheveux noirs lissés en arrière, le visage très bronzé, un sourire blanc étincelant, les yeux perçant à travers des lunettes teintées rose. Quand il se plongea dans ses souvenirs du film, sa voix se fit aussi profonde et mélodieuse qu'une sonate pour violoncelle. « Ça dépasse la fiction », me dit-il. Alors Evans, Casanova

notoire, me proposa d'aller au lit avec lui. «*Quoi?*», laissai-je échapper. Il m'expliqua qu'un incendie avait détruit sa célèbre salle de projection en 2003, et dès lors ses amis et lui regardaient les films depuis son lit. Je le suivis jusqu'à sa chambre. À sa grande époque, Evans ramenait tellement de starlettes ici que son intendant écrivait le nom de la conquête de la veille à côté de la tasse de café du petit-déjeuner, pour que le lendemain matin Evans ne se trompât pas de nom. Il était devenu directeur de production à la Paramount en 1966, au doux âge de 36 ans, ressuscitant un studio moribond et le menant de la tombe jusqu'à la gloire retrouvée avec des succès comme *Rosemary's Baby*, *Love Story* et *Le Parrain*. Il aida au décollage de la carrière de son proche ami Jack Nicholson, qui joua le premier rôle dans *Chinatown*, qu'Evans produisit en 1974. Le nombre de ses ex-femmes s'élevait à sept, dont les actrices Ali MacGraw, Leslie Ann Woodward, Catherine Oxenberg et Miss Amérique, Phyllis George. Pour l'heure, Robert Evans, maître dans l'art de la mise en scène et de la séduction, mettait en marche ses immenses pouvoirs de persuasion face à moi. Le majordome arriva avec de quoi boire et manger, et un grand écran de télévision était prêt à diffuser des extraits du *Parrain*. «*Enlevez vos godasses*», ordonna Evans alors que je m'approchais timidement du lit, un très vaste lit, couvert de fourrure. Il voulait raconter une histoire et ça risquait de prendre un moment. Alors je me mis au lit avec Robert Evans, pour écouter l'histoire du film qui à la fois l'avait «*fait*» et détruit. Aujourd'hui, ce film figure en tête de presque toutes les listes des monuments du cinéma, un chef-d'œuvre qui, à chaque fois qu'on le regarde, révèle de nouvelles perles, des vérités inédites. Mais sa fabrication ne ressemble en rien à celle des films qui le précédèrent ou le suivirent. Le plus grand film d'Hollywood sur la Mafia semblait avoir été plus ou moins produit avec la Mafia pour partenaire, les capos de la pègre se lançant dans une guerre contre les hommes forts de l'industrie du cinéma, intervertissant parfois leurs places, les gangsters se changeant en acteurs et les réalisateurs en magouilleurs. Et personne ne connaissait mieux l'histoire des coulisses qu'Evans : il avait financé un auteur en déroute, donné le feu vert au développement du projet, engagé le producteur et le réalisateur, encouragé sa création (certains diraient de façon trop obsessionnelle pour un directeur de studio), jusqu'à ce que le film devienne un complet succès, et, pour Evans, une

malédiction. Il laissa sa mémoire remonter de quelques décennies, jusqu'à la plus grande soirée de son existence : le 14 mars 1972, première mondiale du *Parrain*. Une tempête de neige dingue avait paralysé New York, mais la rumeur qui précédait le film était chaude comme la braise ; sa star, Marlon Brando, faisait les couvertures à la fois de *Life* et de *Newsweek*. Et voilà que Robert Evans, directeur de production à la Paramount, entrait au Loew's State Theatre, avec au bras sa troisième épouse Ali MacGraw, et de l'autre côté le secrétaire d'État Henry Kissinger. « Quand la lumière a baissé et que la musique de Nino Rota s'est fait entendre, j'ai eu l'impression de voir ma vie entière défiler devant moi », écrit-il dans son autobiographie datée de 1994, *The Kid Stays in the Picture*. « Regardant cette épopée se dérouler, je sentais que tout ce qui avait du sens dans ma vie m'avait mené jusqu'à ce moment. » Evans écrit : « Deux heures et cinquante-six minutes plus tard, Diane Keaton demanda à Al Pacino s'il était responsable de tous ces meurtres. » « Non », mentit Pacino. Puis le générique défila. Evans était assis parmi les tout premiers spectateurs, assommé dans la pénombre, comme tout le monde. « Pas d'applaudissements », écrit-il. « Pas un bruit – rien que le silence. » *C'est une catastrophe*, pensa-t-il, puis il se tourna vers MacGraw et Kissinger et leurs visages solennels. Mais ce n'était pas une catastrophe, c'était un véritable phénomène culturel. Le public était en larmes. Quand la lumière se ralluma, Kissinger se tourna vers Evans. « Bob », dit-il, « quand on est assis là à regarder un gangster tuer des centaines de personnes, et que malgré ça le public est en pleurs quand il meurt, c'est qu'on a fait un chef-d'œuvre ». Après la projection, au cours d'une fête extatique dans la salle de danse de l'hôtel St. Regis, Evans joua les maîtres de cérémonie, « présentant tout le monde », l'auteur, le réalisateur, la distribution artistique, tous sur le point de devenir des légendes. Et Paramount allait devenir le studio le plus riche et le plus puissant d'Hollywood. « *Le Parrain* rapporta plus d'argent en six mois qu'*Autant en emporte le vent* en trente-six ans », déclara Evans. « C'était la première fois qu'un film sortait dans quatre cents salles. »

Par la même occasion, le film concrétisa ce qu'Hollywood n'avait jusque-là jamais cru possible : une œuvre d'art pouvait aussi rencontrer un succès phénoménal.

« Les crises, les batailles, les menaces qui n'avaient jamais cessé depuis le premier jour de tournage en valaient la peine »,

conclut-il. Il s'arrêta en se remémorant les combats à propos du script, du casting, des lieux de tournage, du budget, tout ce qui avait failli faire dérailler le film avant même qu'une seule image ne fût tournée.

« Des combats », soupira-t-il. « Des combats terribles. »

Cinquante ans après la première, beaucoup de choses ont été écrites à propos du *Parrain*, pourtant certaines n'ont été que survolées, ou mal rapportées. Nombre d'anecdotes sur le film tiennent plus de la légende hollywoodienne que du fait historique, de même que nombre des participants à sa création ont été tentés de surestimer leur rôle. C'est pourquoi une partie de ce qui s'est dit « et écrit sur *Le Parrain* est faux », comme le disait Peter Bart, qui fut présent pendant toute la genèse du film, en tant que bras droit d'Evans à la Paramount.

Je voulais savoir comment le film avait été créé – « à la fois derrière et devant l'écran », pour citer Evans. Au long de ce travail, j'espérais apprendre non seulement les secrets du film lui-même, mais aussi ce que ça révélerait de la création d'une grande et pérenne œuvre d'art. Au cours de mes années de recherches, d'interviews avec chacun, depuis les directeurs de studio jusqu'à des gens liés à la Mafia, j'ai cherché à démêler les propos contradictoires, les exagérations mégalomanes qui continuent à accompagner le film. J'ai découvert que la véritable histoire était semblable à l'homme dont j'avais partagé le lit : un improbable amalgame de force brute, de choix artistiques, d'exigences commerciales, de génie et de pure chance. Evans allait mourir une douzaine d'années après ces confessions sur l'oreiller, mais aujourd'hui, un demi-siècle plus tard, le film sur lequel il avait tout mis a atteint le statut de mythe, il fait partie intégrante de la conscience collective de l'Amérique. Fondé sur un des plus grands succès de la littérature, il a ravivé Hollywood, sauvé Paramount Pictures, annoncé l'arrivée de Francis Ford Coppola comme l'un des grands cinéastes de cette nouvelle ère du cinéma, adoubé une nouvelle génération de stars, enrichi son auteur, son réalisateur et son producteur, et a mis le feu aux poudres, déclenchant une guerre entre deux des plus grands pouvoirs en Amérique : les requins d'Hollywood et les soldats de la Mafia.

« C'est le meilleur film jamais fait », me dit Evans ce jour-là, au lit. « Il a fait sauter des barrières dans le cinéma. C'était de l'opéra, c'étaient de nouveaux réalisateurs et producteurs, de

grandes idées, et c'était combattre l'organisation. Et j'ai adoré me battre contre l'organisation.»

«Quelle organisation combattiez-vous?», demandai-je.

Il répondit : «La Paramount.» Mais il voulait parler à la fois du studio et de la façon dont les films avaient été faits jusque-là. «Les mecs», ajouta-t-il, signifiant la Mafia. «Mais en fait ce sont les mêmes. Tout est centré sur l'argent. Et moi je cherchais à atteindre la magie. Pour moi, la magie dure plus longtemps. Comment ça se fait qu'on se rappelle Mozart bien plus longtemps que Napoléon? Parce qu'on se rappelle le monde de l'art bien plus longtemps que le monde du profit.»

Juste à ce moment-là, comme si c'était prévu, la lumière de la chambre baissa. L'écran scintilla, la bande-son se mit à chanter et le désormais célèbre casting défila devant nos yeux, tels des soldats décorés qui rentrent triomphants d'une longue et pénible guerre. Une nouvelle fois, *Le Parrain* déploya son charme hypnotique. Cependant, l'histoire qu'il raconte fut éclipsée par l'histoire de sa création. Des années avant que les premières répliques ne soient couchées sur le papier, tout avait commencé par des villes sous l'emprise de la peur, un corps englouti par les flammes, et des criminels en chair et en os qui avaient survécu pour raconter un monde de violence et de trahisons qui dépassait l'imagination de n'importe quel auteur.